

Le grand dauphin blanc

Entre la berge et nous, une ombre blanche s'était glissée qui nous barrait la sortie vers le campement. La peur nous saisit. Notre compagnon, le grand dauphin pour lequel toute l'équipe éprouvait tant de sympathie semblait vouloir nous empêcher de rejoindre la terre ferme. Nous nous éloignâmes vers un autre point d'accostage, mais notre compagnon était têtu. Sans la moindre agressivité, il nous suivit et s'interposa à nouveau.

Cette situation se prolongea, et nous nous blottissions l'un contre l'autre pour lui faire face. Alors il s'approcha lentement, comme pour nous apprivoiser. Il nous frôla, d'un mouvement caressant mais avec la même insistance pour nous maintenir au milieu de la rivière. Quand nous nagions dans le courant, il nous accompagnait, quand nous tentions de nous rapprocher du rivage, il s'interposait et nous repoussait au milieu du lit de la rivière, sans brutalité mais avec une obstination évidente.

Le petit jeu s'éternisait. Vulcain proposa une autre stratégie :

– Le dauphin ne nous veut pas de mal. Suivons-le. Imaginons qu'il ait besoin de nous, essayons de comprendre ce qu'il attend.

Sans que je sache très bien pourquoi, les propos de Vulcain me rassurèrent et je le suivis. Ainsi, au lieu de tenter vainement de le fuir, nous nous dirigeâmes vers le dauphin. Il se laissa approcher en nous observant d'un air satisfait. Lorsque nous fûmes assez près pour pouvoir le toucher, il s'immobilisa et détourna la tête comme pour mimer l'indifférence. Vulcain avança la main et commença à

lui caresser le dos. L'animal se laissait faire, toujours sans bouger. Encouragée, je me risquai à le caresser à mon tour. On sentait la vie vibrer sous la masse compacte de son corps, dur et souple à la fois.

Alors, imperceptiblement, sans mouvement apparent, il avança dans le sens du courant. Instinctivement nous nous accrochâmes à sa nageoire dorsale afin de garder le contact et de continuer à l'apprivoiser de nos caresses. Petit à petit, il accéléra le rythme. Bientôt nous dûmes nous agripper de toute notre force, notre légère dérive s'étant transformée en un mouvement rapide. Vulcain me rappela qu'il fallait adopter le point de vue du dauphin, mais il m'était bien difficile de rester sereine.

Notre équipage progressa ainsi et parvint à une bifurcation. Au lieu de suivre le cours principal de la rivière, le dauphin obliqua à contre-courant vers un petit affluent qui s'y jetait. Nous remontâmes jusqu'à la résurgence d'où s'écoulait l'affluent. Le dauphin s'immobilisa, puis plongea, nous entraînant avec lui vers le fond. Nous lâchâmes prise pour remonter à la surface, mais il émergea à son tour et se colla à nous. Il maintint sa nageoire dorsale à notre portée comme pour nous inviter à nous en saisir. Vulcain me suggéra encore de rester optimiste et de penser que ce que voulait le dauphin était bon pour nous. Nous nous accrochâmes donc à nouveau à la nageoire dorsale.

– Prends ton souffle, me dit Vulcain, qui respirait lui-même déjà assez fort pour accumuler le maximum d'air dans ses poumons.

Comme lui, j'inspirai profondément. Alors le dauphin plongea à la verticale, nous entraînant avec lui. Je ne ressentis que du bien-être. Une sorte d'aération intérieure avait pris le relais de ma respiration naturelle. La même sensation d'aisance m'envahissait de nouveau, j'avais l'impression de pouvoir respirer ainsi sans limite. Notre descente se prolongeait. Comme moi, Vulcain semblait n'éprouver aucune difficulté à supporter cette longue apnée. Enfin,

nous amorçâmes la remontée, et refîmes surface de l'autre côté du siphon que nous venions de franchir.

Nous reprîmes une respiration aérienne, sans à-coup. Nous n'étions nullement éprouvés par la plongée que nous venions de subir. Je m'en étonnai et Vulcain me répondit qu'il avait déjà expérimenté cette aisance lors de ses excursions avec la Compagnie des gens de la mer. Il me décrivit ses sensations, que je reconnus comme celles que je venais moi-même de vivre.

L'orgue des dauphins

Le grand dauphin était là, immobile, nous observant. Nous l'avions lâché et nous examinions la situation. Nous nous trouvions dans une grande salle au plafond hémisphérique qui surplombait le lac au centre duquel nous avions émergé. Un léger vent, venu d'on ne sait où, soufflait en direction d'un déversoir. Au loin, nous perçûmes un bruit sourd, c'était le vent qui sifflait dans un passage plus étroit de la grotte.

Le dauphin se dirigea vers ce déversoir, puis disparut. Nous comprîmes que nous devrions continuer seuls. Il ne semblait plus avoir l'intention de nous remorquer. Peut-être, le siphon passé, était-il sûr maintenant que nous ne rebrousserions pas chemin.

– Nous sommes sans doute arrivés là où il voulait nous amener, dis-je.

Vulcain hocha la tête. Bientôt nous nous engageâmes dans le déversoir, dévalant un petit rapide, puis glissant dans un étroit couloir. Nous étions portés par le courant, entre deux hautes parois

verticales. Le vent soufflait bruyamment dans ce corridor. Quelques centaines de mètres plus loin, une berge apparut, au loin, sur notre droite. Le boyau allait en s'élargissant. Le bruit enflait, semblant provenir maintenant de l'aval. Il ressemblait au brouhaha d'une foule dans la rue d'une cité. Le courant nous emportait à une vitesse régulière. Nous avançons ainsi en nous laissant aller à la suite du dauphin. Le brouhaha s'amplifiait toujours. Cela créait une étrange ambiance, nous donnant l'impression que là-bas, sur notre droite, une foule nous attendait.

Devant nous, dans le prolongement de la berge qui s'était élargie, une salle s'ouvrait. Nos lampes éclairaient d'étranges et fines silhouettes dressées en son milieu. Nous glissions dans cette direction. Cela ressemblait à une forêt de colonnes entremêlées en un fouillis inextricable. Personne ne nous attendait. Pourtant la sensation d'entendre des voix était de plus en plus nette. Nous atteignîmes enfin les premières colonnes de cet entrelacs de sculptures étranges. Il s'agissait de tubes noirs et fins, de toutes les formes et de toutes longueurs, plantés dans le sol, que faisait siffler le vent qui les traversait.

Cette fois nous entendions nettement les sons produits par le vent circulant dans cette forêt de tubes. L'installation que nous contemplions avait dû être savamment conçue pour produire cette espèce de musique qui ressemblait à s'y méprendre à la voix humaine. Entraînés par le courant, nous défilions devant cet enchevêtrement de colonnes chantantes, qui entonnait un étrange message. Arrivés à l'extrémité du gigantesque instrument parleur, nous nous dirigeâmes vers la berge. Le bruit était intense, brouillé de mille voix qui se superposaient indistinctement. Notre dauphin, lui, sembla se désintéresser de nous et s'éloigna. Il devait avoir accompli la tâche qu'il s'était fixée, nous conduire vers ce site étonnant.

Nous nous approchâmes des tubes pour les examiner. Ils étaient noirs et brillants, certainement de l'archéolithe, comme l'arche de lumière. Ils oscillaient et vibraient au vent comme de frêles tiges souples, sans se briser. Il était possible de traverser cette forêt de tuyaux, car des passages étaient aménagés. Tout n'était que sifflements, cris et crissements, mais aucune voix ne pouvait plus être distinguée avec la netteté que nous avions perçue lorsque nous étions dans le courant. Tout se passait comme si cet enchevêtrement avait été conçu pour n'être entendu que depuis la rivière. Nous décidâmes de renouveler l'expérience et nous replongeâmes en amont de l'instrument géant.

Attentifs, nous passâmes de nouveau devant ce que nous convînmes d'appeler un orgue. Cette fois, il nous sembla distinguer, bien qu'un peu brouillés, les accents d'un message. Face à nous, sur le bord vertical de la berge, une suite de signes était gravée. Enthousiasmés par notre découverte, nous fîmes plusieurs passages en tentant à chaque fois de mieux décoder le message chanté. Nous nous accordâmes sur quelque chose comme :

“Yarame ernder varame erdor yedur !

Yarame yeyuf ac yenonch pur et yarame yeyoïr yaryaryurame !

Yaryaryurame erdir ou per et erban banane et yeyefane et yatep yarame yeyatap yaryarper !”

(Nous ne réussîmes pas à mémoriser ce message sur le moment. Ce n'est que plus tard, quand nous revînmes avec nos compagnons, que nous pûmes l'enregistrer.)

Pour la première fois depuis des millions d'années, la voix des êtres évolués de l'ancienne civilisation était à nouveau entendue. Nous étions fous de joie. Depuis plusieurs années nous étions allés de découvertes en découvertes, et nous entendions enfin leur parole. La voix de nos pères. Le dispositif acoustique était bien trop élaboré et le résultat bien trop distinct pour qu'il y ait le moindre

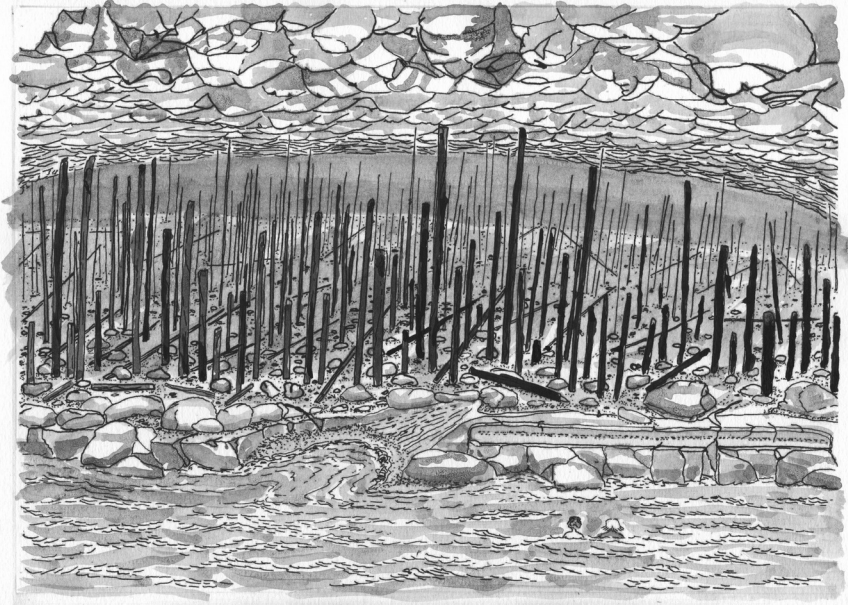
doute. Ce ne pouvait pas être un phénomène naturel. Il y avait ce couloir dans lequel s'écoulait la rivière, ce vent qui venait d'on ne sait où mais qui soufflait régulièrement pour produire ce chant émouvant dans ce langage inconnu. Tout ce site était le résultat d'une conception magnifique. Nous étions face à un montage très précis, dans un lieu très protégé par un passage bien caché. Un passage à l'abri de toutes attaques ou autres phénomènes plus ou moins naturels qui auraient pu le saccager.

Malgré notre enthousiasme et la splendeur du spectacle qui nous était offert, Vulcain et moi n'étions que des êtres de chair et de sang, nos entrailles nous ramenèrent à la réalité. La faim qui nous tirait et une certaine fatigue nous faisaient maintenant ressentir la fraîcheur, nous rappelant que nous étions nus et sans protection. Nous pensâmes à nos compagnons, plusieurs heures s'étaient écoulées, ils devaient se demander ce que nous étions devenus. Nous décidâmes de revenir au camp.

Nous étions très impatients de partager notre découverte avec nos camarades. Il nous faudrait revenir pour enregistrer le message, retranscrire l'inscription de la berge et traduire cette moisson, qui devait cacher quelques vérités que nous brûlions de connaître. Nous replongeâmes dans la rivière et remontâmes le courant en direction du siphon. Nous le repassâmes avec la même facilité qu'à l'aller mais cette fois à la seule force de nos bras, notre ami le dauphin nous ayant abandonné. Nous jouissions encore une fois avec ravissement de notre grande aisance dans l'eau.

Une heure plus tard nous avons rejoint le campement qui s'éveillait. Nous restâmes cachés. Il nous fallait retrouver nos vêtements et nous rhabiller avant de nous présenter aux autres membres de l'expédition. Nous échangeâmes nos pensées pour convenir d'une attitude à tenir et d'une version de notre histoire à raconter. C'est ainsi que, calmes et souriants, nous apparûmes à la surprise générale. Les

interrogations fusèrent de tous les côtés. On nous entoura, on nous embrassa avec soulagement. Pour nous tout était simple, nous nous étions simplement baignés et nous avions découvert le site de l'orgue.



L'orgue du grand dauphin blanc

Le secret de l'orgue du dauphin (deuxième mois)

Quand le flot de questions se fut tari, nous pûmes enfin raconter notre aventure, qui suscita une grande excitation au sein de l'expédition. Il fut décidé que nous devions retourner tous ensemble sur le site de l'orgue du dauphin. Le seul problème était le passage du siphon, qui nécessitait un équipement de plongée. Afin de garder notre